

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



KULIJAMAN Mataliwa et Eliane CAMARGO, 2007, *Kaptëlo. L'origine du ciel de case et du roseau à flèches chez les Wayana (Guyanes)*. Cayenne, Paris, Gadepam, CTHS, 112 p., illustr. (Paula Morgado)

Le livre de Mataliwa et Eliane Camargo, respectivement jeune wayana du village d'*Antécume pata* au sud de la Guyane française¹ et ethnolinguiste brésilienne installée depuis des années en France, indique que le travail en collaboration, qui existe depuis des décennies en Amérique du Nord, ne peut plus être tenu à l'écart de la scène indigène lorsque l'on préconise des recherches en profondeur et de longue haleine. L'intérêt des chercheurs pour la compilation de récits mythiques ne date pas d'aujourd'hui, les *Mythologiques* de C. Lévi-Strauss (1964-1971) en témoignent, mais il est satisfaisant de voir comment ce travail de plus en plus perfectionné permet d'offrir au lecteur un accès privilégié à la compréhension des systèmes sociaux et des valeurs culturelles.

Dès la préface du livre, les auteurs expliquent que leur entreprise est le fruit d'une étroite collaboration entre savoirs traditionnels et recherche scientifique. Ce type de travail est rare dans le cas de récits mythiques car la réflexion, menée en général par les chercheurs, est rarement enrichie par les réflexions de l'auteur indigène, comme c'est le cas dans *Kaptëlo...* Ici, Mataliwa fait, sous forme écrite, ce que font tous ceux qui fonctionnent dans des traditions orales lorsqu'ils narrent leurs récits. Il imprime à la narration son style propre et ajoute des données complémentaires comme le permet la prose littéraire. La maîtrise du langage écrit est encore récente chez les jeunes wayana, et même si Mataliwa appartient au groupe de ceux qui la dominent le mieux, il reste encore du chemin à parcourir entre le récit et son exégèse.

Dans un langage simple et direct, Mataliwa raconte l'origine du *maluwana* (ciel de case) et du *roseau à flèches*. Mata, comme il est appelé, a appris ces deux histoires de son père, grand connaisseur de la tradition de son peuple, et décédé depuis peu. Dans l'ouvrage, chaque récit est précédé d'une petite introduction sur le groupe concerné, son territoire et sur la relation qu'il entretient avec le groupe Apalaï depuis au moins 150 ans, sous forme d'échanges culturels et de mariages interethniques. Après les deux contes, Mataliwa présente des données complémentaires qui permettent de mieux saisir la *maluwana* et la case des rituels *Tukusipan* dont le plafond est orné du *maluwana*. D'une part, il aborde la question de la mercantilisation qui entoure la confection de cet objet, « sacré » à l'origine, produit par des anciens, et, d'autre part, il dénonce le malaise provoqué chez son peuple par l'appropriation de leur savoir. L'ouvrage est entièrement bilingue (wayana-français) et ce dispositif permet aux lecteurs wayana de savoir comment un livre prend forme et comment sa confection implique non seulement des appuis institutionnels, des partenariats universitaires mais également un important travail technique d'édition et de mise en page. Un tel apprentissage est fort important pour les futurs écrivains amérindiens.

1. Un tabou interdit de redonner son nom de famille, à la suite du décès de son père. On utilisera donc le prénom de l'auteur.

Kaptëlo... reflète la préoccupation esthétique qui domine la vie wayana, malgré les dévastations et les transformations sociales qui marquent la vie de ces sociétés depuis les 40 dernières années, le contact du monde occidental moderne ayant introduit de multiples problèmes. Il est dommage que la carte situant le territoire wayana se perde dans la beauté graphique qui englobe tout l'ouvrage. Il aurait été plus approprié de la mettre plus en évidence pour aider un public non-averti à mieux visualiser ce territoire situé aux confins du Brésil et de la Guyane française.

De la même manière, le délicat chapitre 3 portant sur les défis de la préservation et de la transformation du patrimoine culturel wayana dans le monde contemporain, ne traduit pas toute la complexité de la situation. Ce choix découle d'un besoin de cohérence dans l'écriture, l'ouvrage s'adressant principalement aux Wayana et aux jeunes générations. En ce sens, au-delà des enseignements et des valeurs culturelles que véhiculent les deux récits traduits et transcrits par les auteurs, leur intérêt se trouve également dans cette transformation originale qu'ils opèrent, le livre devenant ici un véritable outil éducatif. Plus que jamais, les jeunes wayana d'aujourd'hui, comme tant d'autres jeunes indigènes, ont besoin d'être fiers de ce qu'ils sont.

Si *Kaptëlo...* arrive sur les rayons des librairies, c'est grâce enfin au long et minutieux travail de recherche et de traduction réalisé par Camargo qui maîtrise avec une grande finesse la langue wayana. Camargo évite de surcharger les textes et son travail d'exégète est bien mené. Elle évite les explications touffues, se contentant de rapprocher le plus possible son lecteur de l'univers wayana, tout en permettant à Mataliwa de s'exprimer librement. Nous sommes donc loin d'un simple travail de traduction. Nous savons que le passage du registre oral à celui de l'écrit exige une grande maîtrise du système de pensée dans lequel celui-ci s'effectue. Et Camargo – la linguiste la plus ethnologue qu'il m'ait été donné de rencontrer – a acquis cette connaissance au cours des longues années qu'elle a dédié et dédie encore à ce groupe. Lorsque je l'ai invitée en 1993 pour débiter une étude linguistique dans le Parc indigène Tumucumaque (au nord de l'Etat du Para au Brésil) parmi les Apalaï et les Wayana, j'étais loin de me douter qu'en plus de ses divers articles linguistiques et ethno-linguistiques, et de sa collaboration avec des anthropologues, Camargo écrirait le premier livre bilingue avec un co-auteur wayana. Aujourd'hui, je ressens une énorme satisfaction de l'avoir présentée au groupe et je sais toute la reconnaissance des Wayana à son égard et ce, de chaque côté de la frontière brésilienne et française. Je me souviens qu'à l'occasion de mon premier travail de terrain parmi les Wayana du Brésil, en juillet 1989, sur les berges du fleuve Paru de l'Est (Parc indigène Tumucumaque), je désirais connaître et retranscrire les récits mythiques des anciens, racontés autour des feux (*wapot ekatau*). Le scénario était différent, car cette fois-là, c'est nous qui devions nous déplacer vers leurs habitations. Je recueillais le plus grand nombre de récits possible, essayant, à l'aide des fragments que j'entendais, de trouver la clé de la compréhension socioculturelle. Quelques années se sont écoulées et le mode de transmission a changé. Aujourd'hui, certains chercheurs demandent à leurs conteurs favoris de collaborer à leurs recherches, que ce soit lors de leurs séjours dans les villages, ou depuis leurs lointaines demeures en France. Mais ce sont aussi les conteurs qui ont changé ; si la voix des anciens est toujours audible, celle de leurs fils et de leurs petits-enfants se fait aujourd'hui entendre, et c'est bien de cela dont il s'agit avec le récit de Mataliwa. Il ne s'agit plus d'une tradition orale gérontocratique, mais d'une tradition qui prend en compte le rôle des jeunes dans les sociétés indigènes. C'est dans ce contexte inédit qu'il faut apprécier *Kaptëlo...*

Référence

LÉVI-STRAUSS C., 1964-1971, *Mythologiques*, 4 tomes. Paris, Éditions Plon.

Paula Morgado
Centre interuniversitaire d'études et de recherches autochtones
Université Laval, Québec (Québec), Canada